

PIERRE MICHON

J'écris l'Iliade

récit

nrf

GALLIMARD

PIERRE MICHON

J'écris l'Iliade

récit

nrf

GALLIMARD

PIERRE MICHON

J'ÉCRIS L'ILIADÉ

récit

nrf

GALLIMARD

pour Élodie Chamblas-Montel

HOPLITE

J'eus à vingt-six ans une aventure ferroviaire, à la faveur de laquelle je devins un autre.

J'allai à Lyon.

J'y allai faire *mes trois jours*.

Un mot sur cet usage dont le sens est perdu. C'était encore l'époque du service militaire obligatoire ; les conscrits à qui on avait accordé un sursis d'études devaient, pour confirmer leur aptitude aux armes, faire en caserne un bout d'essai avant d'être versés dans un régiment et entrer de plain-pied hussard ou artilleur. C'était cet examen, *les trois jours*, de vagues tests de santé et de capacité mentale, de sociabilité élémentaire : on retenait ceux que leurs études n'avaient pas gâtés, et on laissait tomber les excités.

J'avais reçu la convocation chez ma mère, dans une campagne de l'Ouest. On m'appelait pour *les trois jours* à Lyon, au bout du monde. J'avais toute la France à traverser.

Pas de TGV à cette époque : les changements de ligne étaient innombrables, les voyages sans fin. Pour gagner Lyon, il me fallut un jour plein et une pleine nuit. Je conserve du cœur de cette nuit une empreinte mémorable. L'ultime convoi, dans lequel j'avais grimpé vers dix heures du soir, était emmené par une des dernières locomotives à vapeur. Ces locos étaient effroyables ; il y avait dans leur course

quelque chose qui tenait de l'épouvante, la fuite ; et de l'autre versant de l'épouvante, l'assaut. Elles fuyaient, mais elles cognaient. J'ajoute que ces machines des années 60, tout juste sorties d'usine pour concurrencer la traction électrique, étaient des prodiges techniques et esthétiques ; et ceci désespérément, pour rien, comme les dernières charges à Waterloo, quand l'électricité et les bag pipes des highlanders ont depuis longtemps raflé la mise. J'avais eu tout le temps de détailler la merveille en arpentant le quai pendant qu'elle chauffait – j'avais une heure d'attente dans cette gare de transit, je ne sais plus où ; elle arborait son chiffre et son nom en divers endroits ; je ne me rappelle plus le chiffre, mais je sais que c'était une Mikado toute neuve peinte d'un noir d'encre éclatant, avec quelques traits d'écarlate, le marchepied de la cabine et le pare-chocs avant, le logo circulaire de la SNCF, le nom que j'ai dit. Les roues motrices avaient hauteur d'homme, les bielles les actionnant étaient des coupe-coupe en tuerie, les boggies des affûts d'obusiers ; le système tubulaire courait là-dessus avec extravagance, comme dans le futur bâtiment Beaubourg ; on était saisi par la surchauffe qui émanait à cinquante mètres de cette masse violente, quand on s'en approchait, aux longs arrêts. Surtout, le museau de l'engin, où sont refoulées et s'assemblent bon gré mal gré avant d'être expulsées en panache la fumée du coke et la vapeur d'eau – la gueule était protégée de fières plaques latérales, comme les couvre-joues d'un casque d'hoplite. Ce casque fumait. Oui, c'était bien la guerre et l'épouvante sous toutes leurs formes, leur beauté.

Je partais moi aussi pour une sorte de combat dont la perspective m'excitait, si elle m'angoissait un peu, un combat pour me soustraire aux disciplines de combat, en somme : je ne voulais pas être soldat. J'étais résolu à ne pas languir deux ans en caserne, ne pas porter l'habit de drap rêche, n'obéir à rien ni personne. Je n'étais pas plus qu'aujourd'hui citoyen d'où que ce fût. Mon devoir était d'être

réformé. Je devais devenir Pierre Michon et n'avais pas de temps à perdre – j'ai appris à feindre la patience depuis. Ce n'était pas bien difficile alors d'être réformé, si l'on était étudiant ; la guerre d'Algérie était finie, on avait peu besoin d'hommes, et surtout pas d'intellectuels, réputés gauchistes ; mais je savais tout de même que la partie serait serrée, que les officiers instructeurs en avaient vu d'autres, et que mon combat serait une fuite – et (n'ayons peur de rien) j'ai peut-être pensé un instant à la jeunesse du lieutenant Bonaparte, qui n'avait pas fui mais fait front : mais j'étais tout le contraire du petit artilleur maussade ; et, si j'étais impatient comme lui, si je portais les cheveux longs comme lui, j'étais extraverti, ostentatoire, blond. La guerre pourtant participait de ma joie, dans ce train interminable ; car j'étais joyeux avec férocité ; je m'étais installé dans le wagon le plus proche de la motrice, celui que les voyageurs désertaient – le train était à moitié vide, j'étais seul dans cette voiture de tête, pour recevoir aux fenêtres les pleins jets d'escarbilles, m'enfourir dans la suie du charbon, sentir de tout mon corps tonner les bielles comme sous la main d'un artilleur le canon tonne. Pour me remémorer et réciter, aussi : Rimbaud et Villon, l'auberge à la Grande Ourse et les raides pendus, et Hugo et Racine, j'en passe. Une précision technique encore, avant de glorifier une bonne fois mon ébahissement devant cette loco : ces monstres étaient avides de sources d'énergie, de coke et surtout d'eau, dont elles vaporisaient plusieurs tonnes par heure ; çà et là, souvent, elles se ressourçaient. C'est d'un de ces ressourcements que j'ai le souvenir dont il me faut parler.

Au cœur donc de cette nuit, le train s'arrêta longtemps pour un plein d'eau, sur le quai d'une gare infime, dans un patelin d'Auvergne ou de Franche-Comté – je ne sais plus quels détours m'avait imposés la fantaisie du réseau par où passait la ligne, et d'ailleurs j'avais mieux à faire qu'à recenser les noms de ces bleds et m'occuper de

géographie : je me la jouais Orphée. L'endroit ressemblait à une clairière plus qu'à un quai de gare, au milieu d'arbres ; des monts tout proches se découpaient plus sombres sur l'horizon. Les lumières du patelin étaient lointaines et rares. C'était une douce nuit de septembre pleine d'étoiles. Il pouvait être trois heures après minuit. Ma joie était inexprimable, elle avait grandi tout au long du voyage ; mais dans les trains précédents je n'étais pas seul, j'étais prisonnier des regards, et puis c'était le jour, le jour discret et pudique, le jour toujours captif. La nuit lève les écrous. Ici, j'étais un homme libre, c'est-à-dire déchaîné. Les ténèbres étoilées et criblées d'escarbilles de feu, la quarantaine de ce wagon vide, le vacarme qui me brisait les tympanes, tout cela me donnait les coudées franches pour la liberté sans frein – le dérèglement de tous les sens, comme on dit, une débauche de l'esprit, avec l'apparence du désordre et l'ordre merveilleux au plus intime du corps et de l'âme. M'aidaient fort en cela la caféine et les amphés, les anxiolytiques et leur contraire, la flamme et la cendre, dont je me bourrais, afin de ne jouer qu'à demi auprès des officiers inspecteurs mon rôle prémédité de fou furieux.

J'arpenais le wagon dans un sens puis dans l'autre, me taisant, monologuant, disant à tue-tête des vers, en composant quelques-uns de mon cru, revenais à mon siège bienheureux – à n'importe quel siège, tous étaient à moi –, pleurais de joie, riais, reprenais une louche de Maxiton, derechef me levais et arpenais, scandais. Je frappais les parois, les sièges vides, à chaque hémistiche. Je n'avais pas le temps d'avoir sommeil. J'étais le train, j'étais la nuit, le vent de la marche, les traînées de feu aux fenêtres. J'étais la poésie universelle. J'étais l'énergie qui fait tourner les étoiles et maugréer dans leur emballement les trains, j'étais les vers que je déclamaï, la future Vigueur.

Mais à cette halte, comme de caravaniers en plein désert, quelque chose d'une tout autre nature, un tempo tout autre, m'arrêta. Ce n'était pas du silence. On ouvrait les fenêtres alors, dans les trains, on pouvait passer la tête et le buste au-dehors ; ce que je fis.

Dans la bonne nuit de septembre sous l'aplomb de la Grande Ourse, je vis, plantée au bord extrême du quai, une très haute colonne de fonte enlevée d'un seul jet plus haut que la cheminée de la locomotive. C'était la grue à eau. Des renflements circulaires l'annelaient, des têtes de boulons grosses comme le poing la rivetaient ; une tête plus massive encore la surmontait, bombée et joufflue, comme coiffée d'un large bonnet rond, de sorte qu'on pensait à un homme campé sur le quai, un géant. La machine là-dessous lui était offerte, appelante et couchée. Comme je me penchais davantage, je vis qu'à cette tête était articulé à angle droit une sorte de bras aussi gros que le fût, dont l'extrémité, coudée, était suspendue juste au-dessus de la locomotive ou de son tender. Tout cela très noir sur la nuit noire.

Sous cette potence, ou ce portique, la machine pantelait.

À l'extrémité du bras coudé ballottait un long et fort tuyau de caoutchouc souple, à portée de main de l'équipage de la locomotive, le mécano, le chauffeur ; ils y portaient la main, justement : pour ce faire le mécanicien n'avait pas même à descendre ; il tendit négligemment son bras, le bras de caoutchouc lui obéit, vint à lui. Il restait dans sa surchauffe, l'homme ; ses gestes étaient posés, magistraux, heureux. Il ne regardait pas la Grande Ourse. Ai-je dit que cette nuit-là il n'y avait pas de lune ? Il saisit et tira fermement le tuyau, l'engouffra dans la soute à eau. Il ouvrit les vannes, je vis aux pulsations bondissantes du caoutchouc que l'eau affluait.

Tout se suspendit. Je suspendis mon souffle, aussi. La machine sous pression n'était pas tout à fait arrêtée – on n'arrête pas aisément

ces tourbillons de feu et de vapeur ; elle soufflait au ralenti, à petit bruit. Elle avait cessé de tonner, elle ronronnait. Les soupapes de sûreté laissaient échapper sur un tempo fixe, un rythme régulier, de petits jets haletants suivis de longs soupirs. Une plainte rythmée. Ce bruit me parlait un langage que d'abord je ne sus nommer – mais mon exaltation soudain se densifia, s'incarna au plus dru, gonfla, et se transforma, comme toute émotion en ce monde, si littéraire soit-elle, en une autre émotion. Car le logos est lascif.

Quelqu'un haletait sous septembre.

Je laissai tomber Charles Baudelaire et François Villon, même Rimbaud ne faisait pas le poids.

Ce rythme nocturne, ce souffle scandé me parlaient de ce qui traverse les parois de la nuit. Pourquoi diffère-t-elle tant du jour ? Que font les autres dans le noir ? s'accouplent-ils ? dorment-ils ? Ils dorment ; et ces bruits, c'est une brise qui passe, ou un train dans le lointain.

La Mikado était une chaude fille.

Elle était bien davantage. Elle me parut être le cœur battant du monde. Il y avait le secret immense de la nuit ; le bon septembre ; les monts sur l'horizon noir, tous les rocs de l'Auvergne ou de Franche-Comté, le cirque de basaltes ou de côtes calcaires ; les étoiles et les arbres : un théâtre d'épousailles divines. La machine jouissait calmement, dans un assentiment ferme et doux, accordé à toutes choses, qui n'était pas celui d'une fille besognée hurlant dans le noir. Elle prenait son temps. Elle tenait une note.

Je crus y entendre la note juste qu'il m'a si rarement été donné d'entendre, la note qui est le chant de l'univers, sa clairière et sa trêve ; et qui n'est pas exactement la paix ; qui n'est pas le suspens des guerres, celles que se livrent entre elles les espèces, entre eux les règnes, entre eux les hommes, entre elles et eux les femmes et les hommes,

entre elles les étoiles que les lois d'apocalypse jettent passionnément les unes contre les autres ou violemment disjoignent ; et ce n'est pas la paix ; mais comme la résultante, la somme géométrique des guerres, la symphonie qu'au bout du compte elles jouent, leur joie – la clairière, ou la trêve, que l'univers s'accorde çà et là pour s'entendre lui-même, entendre son chant. J'ai l'air grandiloquent. Je le suis. Je me revois souvent tel que j'étais à ce moment-là, debout contre la vitre, écoutant ce petit tchouk-tchouk dans la nuit, regardant la grue hydraulique, le mécanicien, la Grande Ourse, me disant ceci : si tu veux devenir Pierre Michon, c'est ainsi que tu devras écrire. Mets-y Villon et Rimbaud, dans les silences entre deux râles. Et quand de nouveau tu tiendras une femme, tiens-la comme ça.

La grue hydraulique donc, sous elle le mécano, sur elle la Grande Ourse. L'Ourse frémit au septentrion. Des étoiles y éclatent et d'autres s'y abouchent, on ne le voit pas. L'Ourse y prend un plaisir sans fin. C'est une conflagration de tous les instants, on ne voit qu'un scintillement calme. C'est un orgasme qui a l'air d'un sommeil. Tout cela m'apparaissait aussi ici-bas dans ce plaisir machinique serein, dans un patelin d'Auvergne ou de Franche-Comté. Bien au-delà d'un accouplement, accouplement pourtant, c'était l'harmonie de l'univers. C'était de l'amour.

La nuit entière venait.

Cela dura une éternité. Les réservoirs étaient sans fond. Le mécano était descendu sur le quai, posé, immobile, magistral. Il regardait la Grande Ourse maintenant. Je ne sais s'il bandait comme moi, ni s'il lui venait comme à moi des idées métaphysiques. Il y était habitué, à ces haltes copulatoires dont j'étais le voyeur passionné, à la conjonction avide du creux et du plein. Et puis il menait la Mikado tous les jours sous sa main et la connaissait trop ; de cette Vénus c'était lui le Vulcain. Il voyait tout ça sans doute comme un maquignon fait saillir

une jument. Il me tournait le dos et faisait face à la nuit. De temps en temps il jetait un coup d'œil par-dessus l'épaule vers la colonne de fonte, l'épanouissement de la Mikado ; puis de nouveau regardait la Grande Ourse, les basaltes, les talus noirs, peut-être dans les indéchiffrables étoiles le corps d'une femme qu'il n'avait pas et désirait.

Le chauffeur, qui s'était donné beaucoup d'activité tout à l'heure, pendant que le mécanicien bricolait les parties nobles des amants métalliques, qui avait sauté sous la loco, graissé à la burette, vidé des cendres fumantes – le chauffeur aussi rêvait d'une femme, car de quoi peut-on rêver d'autre, à trois heures du matin sur un ballast ? Il était couché, lui, sur ce ballast. Il avait vaguement cassé la croûte, pompé de la bière au goulot du litre. Maintenant il regardait droit devant lui, une fille évoluait dans le huis clos de son crâne.

Enfin la soute déborda, l'eau refoulée ruisselait sur son flanc noir. Le mécano posément sépara le creux du plein, repoussa parallèlement au quai le bras de la grue, vissa le clapet de la soute, d'un bond gravit le marchepied, le chauffeur sur ses talons ; je ne les voyais plus ; je sus que l'un d'eux ouvrait grand la soupape de sûreté par quoi la machine poussa vers le ciel un sifflement aigu, une note de triomphe, il la relança avec lenteur d'abord, et puis vite pistons et bielles s'emportèrent, l'amazone s'élança, les coupe-coupe reprirent leur tempo de guerre.

Nous filions vers la capitale des Gaules.

Cette fois de ma part plus d'alexandrins ni de déclamations. Soufflet après soufflet je parcourus toute l'enfilade des wagons, mes yeux furetant sans trop y croire à la recherche d'une femme disponible que ces épousailles divines eussent excitée comme moi. J'étais décidé, j'étais blond. Hélas, la plupart dormaient sous des plaids dans des compartiments éteints ; les quelques-unes dont je saisis le regard le

détournèrent vite, et d'ailleurs elles étaient sans attraits ni attente, somnolentes et mornes. Et en auraient-elles eu, de l'attente, on trouve malaisément une fille capable de surpasser en délices l'énorme jouissance à quoi je venais d'assister.

Je la trouvai. Elle était dans le dernier wagon, un des rares compartiments d'où venait la pleine lumière du néon. Belle ou non, je ne sais plus. Très brune. Le double de mon âge. En jupe noire à grandes fleurs rouges, ses cuisses aux trois quarts découvertes, et me regardant fixement, comme je la regardais moi-même, accoudé à la porte. J'étais blond. Les coupe-coupe du train se déchaînaient pour nous, ils affûtaient notre œillade. Elle ne rabattit pas sa jupe sur ses genoux. Je fis durer le duel des regards jusqu'à ce qu'elle ait les joues en feu. J'entrai. Nous n'eûmes pas un mot. Quand je tirai le rideau du compartiment, éteignis le néon et allumai la veilleuse, j'entendis seulement, derrière mon dos, un murmure tomber d'une voix coupante comme un verdict : *Cosi*, puis un bruit de banquette. Je me retournai vers elle : elle s'était affalée, cambrée et exposée haut à la façon des bêtes, au milieu du siège où s'enfouissaient ses cheveux de suie sur lesquels sèchement je rejetai sa jupe. Pas de temps perdu en paroles ou agaceries, l'extrême, vite. L'assaut, l'épouvante. Quand nos deux machettes se heurtèrent, la mienne pulsant dans le poil d'or, la sienne dans la brèche de houille, elle râla : *Mamma mia*. Nous jouîmes presque aussitôt. Nous réprimâmes le hurlement effroyable en grognements abjects.

Je regagnai ma place sans qu'un mot eût été échangé. Je songeai un instant que le cri est au plaisir ce qu'est le panache à la locomotive – et je m'endormis tout de suite comme un enfant, la tête reposant sur le coussin universel, bercé par le chant de l'univers.

J'étais devenu ce que je souhaitais. Je ne le savais pas.

J'arrivai au petit matin à Lyon. Quand je sautai du train au casque d'hoplite, aux joues de fille, la nuit s'éclaircissait. Je ne cherchai pas sur le quai ma probable Italienne de la nuit – d'ailleurs, l'aurais-je reconnue ? À peine si j'eus le temps de parcourir la ville et de m'en faire une idée, ses églises pattues, ses neuf collines, ses deux fleuves dans le soleil levant ; j'entrai dans la caserne aux *trois jours*.

Tout s'y passa comme prévu, je n'étais pas un homme *bon pour le service*, je ne servais que ma propre folie ; l'après-midi du troisième jour, Pierre Michon fut déclaré *réformé définitif* et s'enfuit.

Je me jetai en coup de vent de la caserne à la gare ; j'eus le temps d'apercevoir Fourvière triomphante là-haut, la mère plantée de toute la force de ses quatre pattes sur la ville. Je pensai brièvement à *Mamma mia*, à l'Italie, à Notre Mère, à ma mère.

Le train du retour était mené par une locomotive électrique.

LE RÊVE D'HOMÈRE

Isocrate, auditeur de Socrate et condisciple de Platon, écrivit un *Éloge d'Hélène*.

Ce que raconte surtout l'*Éloge d'Hélène* c'est que, quelques siècles avant qu'Isocrate n'écrive, Homère dormait.

Dans ce sommeil Hélène apparut.

Il avait encore vingt ans et l'usage de ses yeux.

L'Hélène du songe le somma de composer une apothéose des héros qui par elle, pour elle, elle seule, la beauté faite chair, avaient couvert de sang les murs de Troie. D'affirmer contre toute raison que la mort de ceux qui y combattirent pour elle est plus enviable que la vie des autres hommes, ceux qui ne l'ont pas connue. D'appeler *Iliade* ce poème. C'était une commande sans rétribution définie. L'*Iliade* est née de la voix d'Homère sans doute, mais surtout du désir d'Hélène.

Elle est l'auteure de l'*Iliade*.

Ce songe de la jeunesse d'Homère traîne dans tous les auteurs. Mais d'autres, plus rares, dont je suis, racontent que, longtemps après qu'il eut exécuté l'ordre d'Hélène et assouvi son premier désir en composant les quinze mille six cent quatre-vingt-treize vers fracassants, une nuit elle revint.

C'est longtemps après, et Homère est près de son terme.

L'île d'Ios, où il a débarqué et a été royalement reçu : nous sommes sous une grande voile de navire, tendue au carré sur des pieux, à l'orée d'une pinède où Homère se meurt. Il est le plus connu des aèdes – le *rossignol* en chef. Il aurait pu vivre au palais. Il a préféré qu'on lui dresse cette vaste tente royale, dont sa couche occupe le milieu. Il a de ces lubies d'artiste.

Ils lui ont donné un petit esclave pour bâton d'aveugle. Celui-ci dort aussi, sur le bas-côté. Le calme de la nuit. On entend un cri brusque d'oiseau, un cygne peut-être ; le ressac lointain. La haute houppe des pins, sans un souffle : le sirocco s'est calmé hier soir.

Les deux grands côtés de la tente sont relevés, la lune est pleine. On y voit comme en plein jour.

Ce visage épuisé à barbe grise et clairsemée, aux traits vagues, épineux, ces côtes saillantes, ces muscles secs, ce nid blanc au bas du ventre, c'est Homère nu. On ne voit pas son œil mort, les paupières sont closes.

Il dort la bouche ouverte, chaque aspiration et expiration comme affolée, anxieuse de la suivante. L'air lui manque.

Inutile d'ajouter qu'il n'a plus de dents.

Il sent une présence. Il se réveille, ou il rêve qu'il se réveille : il voit la toile de tente, la touffe d'un pin, la lune, et cela ne l'étonne pas, car le rêve rend la vue aux aveugles. Quelqu'un d'autre est vivant dans cet espace, voilà ce qui l'a éveillé. Ce n'est pas le petit sur sa paille – Homère entend sa respiration ample de dormeur.

Vers l'entrée imprécise derrière lui une étoffe frémit.

Des objets de métal tintent.

Puis il sent l'odeur de la femme. C'est peut-être cette captive bien tournée que lui envoient parfois les Îliens ? non, le parfum est trop riche. Et la nuit est trop avancée.

Qui es-tu ? dit l'aveugle.

Tu le sais bien, dit la voix un peu rauque et frémissante qu'il connaît ; hautaine aussi. La reine de Lacédémone. La catin de Troie.

Il sait qu'il l'a inventée. Il ne répond rien.

Il ne bouge pas ni ne se retourne. Il regarde la houppe du pin. Il a peur de ne pas la voir, si le songe s'arrête.

Le cygne au-dehors persévère dans son cri. La lune dans son éclat. Il y a un assez long silence.

Elle dit : Tu ne me crois pas ? quelle preuve veux-tu ?

Ceux qui ont des yeux tombent tous raides à ma vue, du satyre à l'écolier. Mais tu n'en as pas, tu n'y vois rien, impuissant !

Pourquoi reviens-tu ? demande le vieux. Je n'ai plus rien à te donner. Près de seize mille vers autour de ta personne ne te suffisent pas ?

Oh si, dit-elle ; tu es mon maître. Tu m'as permis d'exister, d'en souffrir et d'en jouir. Jouir davantage, s'il est possible, que ma mère n'a joui du cygne à membre d'homme, qui était Zeus, qui donnait le plaisir que seuls les dieux donnent. Je viens te payer ton dû. Pas comme on paie un aède – un *rossignol*. Comme on paie un dieu.

Tu entends mes bracelets ?

Il considère toujours la haute touffe du pin.

Hélène aux longs voiles, divine entre les femmes. Hélène aux bras blancs, aux cuisses de lait. Hélène aux longues robes. Hélène à la vulve souveraine.

Pour lui ?

De sa voix impérieuse elle dit, avec un rire faux :

Sauf que tu as escamoté mon portrait. Et tu ne dis pas assez que je suis blonde. Souviens-toi, la première fois, quand tu pouvais me voir. Plus blonde que cette lune.

Il cherche les traits qu'il avait à l'esprit en composant le poème. Que voyait-il, sur sa tête ? et entre ses jambes ? c'était quoi ? il mettait quoi ? il ne se souvient plus si le pubis était blond ou noir. Tantôt l'un, tantôt l'autre, sans doute.

C'est l'objet de sa convoitise qu'il a mis à la source de l'*Iliade*. Brune et blonde alternativement. Avant de l'écrire, il la voyait et interminablement la dénudait, en pensée, depuis qu'il était nubile. Il voyait et de tous ses yeux regardait cette ombre, cette idée : la gorge d'Hélène, les fesses d'Hélène, sa robe soulevée, sa bouche à sa bouche, ses lèvres à son membre. Le pas d'Hélène venant à lui. Ses cris dans le plaisir qu'elle tirait de lui, qu'il lui faisait avouer.

Il ne pourrait plus la voir, pas plus qu'à treize ans il ne voyait nues les belles matrones qu'il désirait à mourir.

Mais dans les rêves, on voit tout.

Elle parle toujours, vite ; ce qu'elle va donner, c'est Hélène de Troie. Elle se flatte d'être la récompense absolue. C'est un fardeau, mais une délectation. Elle dit que les miroirs la chavirent, d'amour, de vergogne, d'effroi. Elle y voit l'*Iliade* et la chair à leur comble. La modestie n'est pas son fort. Elle en jouit, elle en tremble. Elle se rengorge, ses mots claironnent. De nouveau :

Tu entends mes bracelets ?

Il bande.

Il ne peut croire tout à fait que c'est elle. Il pense que jamais un mortel, dans les siècles à venir, ne pourra être jugé digne de posséder une telle femme. C'est de la chair à dieux.

On peut toujours dire qu'Aphrodite serait plus belle qu'elle – mais de cela, nul mortel encore vivant ne peut témoigner.

Il diffère :

Parle-moi, dit-il, des Achéens aux belles jambières ; à ton souvenir d'eux, je saurai si tu es celle que tu dis.

Elle s'exécute volontiers ; parler d'eux c'est parler d'elle, et elle aime parler d'elle.

Elle va faire sonner pour le vieil Homère les noms des guerriers atroces et délectables, qu'elle a connus, qu'il connaît, qu'il a mis en vers ; elle s'échauffe au fur et à mesure ; elle halète un peu ; son souffle expirera sur le nom de *Pâris Alexandre*.

Tu as écrit avec raison que Priam me faisait asseoir tendrement sur les remparts au-dessus des Portes Scées, pour assister aux combats sous les murs. Il me courtoisait jusqu'à terre, le vieux, et je l'aimais – mais je leur tenais la dragée haute, à ces Barbares. Priam me faisait nommer les Grecs. Je vais faire de même pour toi – mais ne les connais-tu pas ?

Depuis le temps que je les vois défiler, tous ceux-là.

Je les ai passés en revue bien des fois depuis la première, quand ils sont venus me faire leur cour chez mon père.

Encore une fois donc, voici ceux qui sont venus sur les vaisseaux creux pour offrir leur charogne aux bêtes qui passent. Les baraqués, les durs, les hommes d'assaut. Les jeunes et les chenus, et les Messieurs terribles qui ont la force de l'âge. Les freluquets dégourdis, les dégarnis, et les surhommes de bronze qui montrent les dents. Ils sont venus pour voir et reprendre le sexe de la terre, que pour l'instant chevauche, saillit, monte Pâris Alexandre. Moi.

C'est pour moi qu'ils sont là tous, sauf Achille – ou même Achille – dans les deux camps.

Tu veux de l'ambiance ? Regarde, entends, vois :

J'entends le martèlement doux des pierres à aiguiser sur les épées, dans les trêves d'après-midi brûlantes. Je les vois incliner l'outre de vin noir avant la charge, avec précaution pour ne pas remuer la lie ; quand

ils sacrifient des porcs gras et des bœufs ; quand vite ils sautent du char pour planter les pieds à terre et lancer la pique ; quand, à l'écart, ils saisissent et plient la jambe du cheval qui boite pour vérifier la corne ; quand par bravade ils se jettent au galop contre les remparts, dont au dernier moment les sabots des chevaux retenus et cabrés heurtent les briques ; quand ils s'accroupissent pour chier entre deux coups d'épieu ; ou quand tout là-bas comme des petits points ils courent sur la plage vers les vaisseaux noirs ; et quand vient l'hiver et qu'ils les calfatent, l'odeur forte du bitume, qui depuis est pour moi lascive et me prend à la gorge.

Quand ils lançaient le char, le hourvari des cris de guerre, la huée d'assaut. Et quand les Troyens au retour passaient les Portes Scées dans la caisse du char, du sang jusqu'aux essieux, au timon, au tablier, à la rambarde, jusqu'au carquois. Jusqu'au menton. Ce sang m'était comme de la semence me dégoulinant de la tête aux pieds.

Leurs jambières, leurs casques en peau de fouine, de renard, en cuir de sanglier avec les dents, en bronze ; les caresses raides des crins à la crête du cimier ; leurs pectoraux vissés plaque sur plaque ; leurs hurlements sur les chars ; leurs obscénités gueulées dans les défis ; leurs injures ; leurs lances ; leur faim ; leur haine ; leur virilité aussi roide que le frêne des épieux.

Ceux que je revois le mieux : Ajax, sa cuirasse de sanglier, son ombre géante, sa balourdise, son baratin coincé quand il me faisait sa cour ; Ulysse, son bagout, son casque, son âme de source et de rocailles ; Diomède fils de Tydée, ses dents de loup, son riche cri de guerre, sa lance fichée dans l'aisselle d'Aphrodite, son casque ; l'épieu trapu d'Ajax, l'autre ; le casque à la mode d'Argos d'Agamemnon ; d'Agamemnon aussi, la cuirasse de corne que lui avait offerte Ménélas son frère, à Chypre. Ménélas, le blond, ses belles boucles, ses bras d'ivoire, sa poitrine d'ivoire, son membre, son cœur ; son casque. Face

à eux tous Pâris, Pâris Alexandre, ses deux noms, ses belles boucles, son bagout, ses cuisses, son membre – son dard d'or, son arc, son cœur.

Achille, ses boucles, son cimier de Corinthe, son rictus, son casque ; l'irrésistible, le beau blond à la belle vindicte. Il a été le seul Grec à me haïr. Et quoique blond, je ne l'aimais pas. Il ne me désirait pas. Il était un peu femme, il est vrai. Il avait franchi à peine l'adolescence pourtant, l'âge où tout leur est femme, quand l'envie, la fureur, leur dévore le ventre.

Et l'autre archer qui a fléché mon archer adoré, Pâris.

Et tous les autres, qui après le massacre ont réembarqué pour rentrer chez eux et y faire la culbute.

Tous, commandés par la grande gueule d'Agamemnon Atride, l'auguste piquier, mon beau-frère, le promis de la baignoire, le futur gros poisson nageant dans son sang.

Tous ces hommes.

Ils sont venus pour voir et reprendre la fente de la terre. Moi.

Et assez de ces matamores ! tu sais bien que seuls m'importent Ménélas et Pâris.

Ménélas... parfois du milieu d'eux sous la muraille, d'un groupe de baroudeurs éclatait le rire douloureux de mon seul amour, Ménélas. « Mon mari. » Le blond. C'était moi en homme. Ses cheveux brillaient de loin. Comme les rayons de cette lune. Quand les bateaux grecs noircirent l'horizon de la mer, c'est à lui que je pensais. Quand Alexandre me chevauchait, j'attendais, j'accueillais aussi Ménélas, qui était sur les flots. J'ai attendu dix ans Ménélas, sa revanche, sa prise.

Des Portes Scées il m'émouvait – je pleurais, Ménélas, quand je l'apercevais en bas. Cela ne te surprend pas, vieillard, que j'aie aimé les deux à la fois ? puisque tu l'as inventé.

Elle s'interrompt un instant. Sa voix se durcit.

Tu sais bien pourquoi j'ai pu garder joie et orgueil, superbe même, quand je suis restée à Troie, quoique tu l'aies si peu écrit ; mais tu l'as à satiété laissé entendre.

J'attendais Ménélas, et je jouissais d'Alexandre. Ils étaient deux sur moi. Ménélas, je le voyais vainqueur et moi pliant devant lui, m'attachant à ses genoux, implorant. *Pâris Alexandre*, je lui faisais des philtres. Je mettais pour lui des parures infâmes, éhontées, bracelets aux cuisses, perles entre mes jambes. Je serrais à ma taille nue sa ceinture de guerre au dernier cran : le ceste d'Aphrodite, qui décuple le poids des chairs et leur blancheur. Il m'arrivait de le haïr. Je ne l'en désirais que mieux.

J'étais depuis longtemps dans Troie quand je trouvai un élixir pour le raidir davantage encore. Les murs de notre chambre tremblaient quand il en prenait – du moins le croyais-je ; parce que, à ces moments-là, la boule du désir martelée dans ma gorge avait la taille d'une enclume.

Oui, Pâris le pleutre ; oui, le seul homme qui sache faire hurler, Pâris Alexandre. Souviens-toi : le jour où Ménélas au combat l'envoya rouler, le défonça, l'enfonça, le jour où sa propre couardise durcissait son désir de revanche, à son retour je fis mine d'abord de le repousser avec dégoût, mais soudain je l'empoignai violemment sous sa robe et renversée rugis sous lui. J'étais à la fois sous Pâris et sous Ménélas, sous le vainqueur et le vaincu. J'étais le vainqueur et le vaincu, car c'est cela, l'accouplement, dans le même mouvement coiffer les lauriers impérieux de la Victoire dont le pied écrase des têtes, et passer nue sous les verges en place publique.

Allez, je veux t'enflammer davantage, vieillard. Permits que je raconte ce que jamais je n'ai dit ni ne dirai jamais (même à moi qui en rougis trop). Mais à Homère on doit tout, il a un passe-droit. La première fois que j'ai vu Pâris Alexandre...

J'avais l'expérience du mariage – l'excellence de la chair, entre koré et matrone : les fesses chargent davantage les mains du mâle, les cris sont plus extravagants que ceux de la vierge. On est plus impitoyable envers les esclaves et plus esclave dans l'amour.

Ces Troyens étaient venus faire la fête à Sparte. Sacrifier. Banqueter.

Quand je l'ai vu la première fois – je suis une chienne –, ils arrivaient. Ah. Nous, les femmes, étions sorties les accueillir, un peu en retrait de nos hommes ; nous étions restées debout dans le vestibule. Mes jambes flageolèrent quand il parut en haut des marches ; son bonnet écarlate ; l'or de ses colliers barbares sur ce cou massif ; sa robe longue à la mode ionienne ; et ses accroche-cœurs sous le bonnet phrygien, aussi blonds que les boucles de Ménélas lui-même. C'était moi encore, en homme, en Barbare, en flagrant délit de blondeur. Il portait dans la peau une sacrée déesse, qui passa dans la mienne au premier coup d'œil. Le désir géant me saisit. Donne à mon désir le nom de la déesse que tu veux. Tout de suite la boule me monta à la gorge, une autre boule me pesa au ventre – la double boule : angoisse de chienne et faim de louve.

J'attendis ; ah la torture délicieuse, pendant les fêtes ; regards, rougeurs, cuisses frôlées. L'imminence infinie. Ah nous le retardions, « le crime atroce de la Spartiate », comme ils disent ; elle était longuement menée à l'étalon, la pouliche.

J'aime attendre. Mais je ne pus jouer longtemps à l'épouse parfaite : nulle ne le peut avec la double boule.

Sais-tu ? Prononcé ainsi dans toute son étendue, le nom complet de Pâris Alexandre me la donne encore.

Homère, ivre d'elle mais cassant, souverain : Mais oui, mais oui, je sais.

À Sparte je n'eus pas à minauder longtemps : Ménélas embarqua pour enterrer son grand-père au diable Vauvert. Il nous laissa tous les deux. Nous, tu crois pouvoir dire aussi bien : avec la déesse. Naïf mortel. On dit que c'est à cause d'Aphrodite ? tu crois que c'est Aphrodite qui agit en moi ? Non, c'est moi qui ai agi comme l'aurait fait Aphrodite.

Aphrodite qu'on reconnaît à sa gorge ? mais touche la mienne, vieillard. Je suis plus lubrique qu'elle. Voyons, Aphrodite c'est moi, tu le sais bien.

Fuir Sparte la nuit même. Aussitôt nous avons embarqué avec ma dot en cale. Les voiles, les vagues, la lune, le vol, l'adultère, le désir, l'imminence, le vent dans les nuages, et claquemurés dans le navire : lui et moi. Sans nous toucher encore, tremblants. Nous avons mis à la voile et échoué le navire avant l'aube sur une île de caillasses, étroite, sans mouillage.

Aussitôt sur la crique entre des rocs je m'affalai et m'ouvris, et nos lèvres saignèrent au premier choc.

Comme un fils de ma viande qui m'aurait été arraché et que j'aurais retrouvé. Un morceau de moi. Qu'on m'aurait recousu.

Ce membre était à sa place. Enfin.

Ainsi vécûmes-nous plus tard toute la guerre : lubriques et glapissants comme des chiens dans des chambres basses d'où on entendait le fracas des chars.

À ces mots, Homère a une fureur d'adolescent, il tourne les yeux enfin vers elle, il ne la voit pas. D'un seul coup il ne voit plus rien, ni la touffe de pin, ni la lune, ni la toile de tente ni rien d'autre.

Il est bien aveugle.

C'est donc qu'il est éveillé.

Le cygne s'est tu. On n'entend que le murmure lascif d'Hélène.

J'ai à mon bras droit cinq bracelets d'or. Autant à ma cheville. J'aime la richesse et l'or, ils sont beaux. J'ai de l'or au ventre pour accueillir ton dard. Tu découdras à mon secret la fibule d'or.

Enfin : Pourquoi moi, ce vieux ? Il le lui demande.

Il est dommage qu'il ne voie pas son regard quand elle dit : Ils sont morts et tu es vivant. Et c'est toi qui... tu as eu la force de concevoir Achille, toi seul auras la force de m'étreindre – enfin. Tu es mon maître. Tu m'as jetée dans les bras de Pâris ; tu m'as réservé son dard ; tu m'as ouverte à lui sur cette plage de rocailles ; tu m'as livrée aux cruels enfants de Troie ; tu m'as prodigué, à moi, face de chienne, toutes les hontes et toutes les rougeurs : tu m'as secouée de tous les sanglots ; tu as fait de moi cette trirème éperonnée de-ci de-là ; tu m'as dilapidée ; tu m'as fait tout ce que je voulais que tu me fasses, quand je suis venue te le demander la première fois : c'est à toi que j'appartiens.

Maintenant c'est toi qui vas bien me faire mourir.

Il n'a pas bougé, il veut que ce soit elle qui vienne à lui.

Elle approche, il entend frémir la fibre de la robe, les bracelets danser. Ses cuisses d'une ardeur merveilleuse la portent. Il croit les entendre s'embrasser l'une l'autre.

C'est à lui que viennent ces jambes, passion et résolution mêlées.

Elle n'existe pas, pourtant. C'est lui qui l'a inventée.

L'enfant dort profondément.

La lune décline.

Ils se taisent désormais.

La tête d'Hélène est au-dessus de la sienne.

Elle le regarde : le gouffre des yeux blancs ouverts. Leur double fente, vaguement obscène. Et plus bas, le membre haut où le sang bat.

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
cent dix exemplaires sur vélin rivoti
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 110.*

© Éditions Gallimard, 2025.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

VIES MINUSCULES, 1984 (Folio n° 2895). Prix France Culture

RIMBAUD LE FILS, 1991 (Folio n° 2522)

VIE DU PÈRE FOUCAULT suivi de VIE DE GEORGES BANDY, textes extraits de VIES MINUSCULES, 2005 (Folio 2€/3 € n° 4279)

Dans la collection « Écoutez lire »

VIES MINUSCULES (2 CD)

Aux Éditions Verdier

VIE DE JOSEPH ROULIN, 1988

MAÎTRES ET SERVITEURS, 1990

LA GRANDE BEUNE, 1996 (Folio n° 2522). Prix Louis-Guilloux

LE ROI DU BOIS, 1996

MYTHOLOGIES D'HIVER, 1997

TROIS AUTEURS, 1997

ABBÉS, 2002. Prix Décembre

CORPS DU ROI, 2002. Prix Décembre

L'EMPEREUR D'OCCIDENT, 2007

LES ONZE, 2009 (Folio n° 5193). Grand Prix du roman de l'Académie française 2009

VERMILLON. LA MAISON DES VIES MINUSCULES, avec Anne-Lise Broyer, 2012

LES DEUX BEUNE, 2023

Chez d'autres éditeurs

L'EMPEREUR D'OCCIDENT, illustrations de Pierre Alechinsky, Éditions Fata Morgana, 1989

LE ROI VIENT QUAND IL VEUT. Propos sur la littérature, Albin Michel, 2007

TABLÉE, L'Herne, 2017

HABITER UNE ŒUVRE, photographies d'Éric Morin, Éditions l'Anaristopathe, 2018

MÉFIE-TOI DES FEMMES QUI FONT TREMBLER LA MAIN, en collaboration avec Thomas Ivernel, Éditions Nicolas Malais, 2022

TABLE DES MATIÈRES

Hoplite

Le rêve d'Homère

PIERRE MICHON

J'écris l'Iliade

Ce récit est souvent érotique. Quand il résiste à l'appel du désir, il écoute les voix des bêtes, des arbres, des pierres, de ceux qu'on a appelés les dieux — les voix de la guerre, aussi. L'amour et la guerre sont père et mère de tout récit, depuis le premier, qui est le Chant d'Homère.

J'ai essayé d'entrevoir Homère dans ses antiques temps et lieux, mais aussi ici et maintenant. Le Chanteur inlassable hésite entre son époque et la nôtre, sans regret ni nostalgie, ni illusions. Avec étonnement peut-être. Il est aveugle, n'est-ce pas. Nous voit-il ?

Homère est le héros de ce livre.

P. M.

Aujourd'hui tenu pour l'un des plus grands écrivains français, Pierre Michon est né en 1945. Son premier livre, Vies minuscules, a paru aux Éditions Gallimard en 1984.

nrf

Cette édition électronique du livre
J'écris l'Iliade de Pierre Michon
a été réalisée le 6 janvier 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070128075 - Numéro d'édition : 172477).
Code produit : Q15207 - ISBN : 9782073108487.
Numéro d'édition : 654884.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo